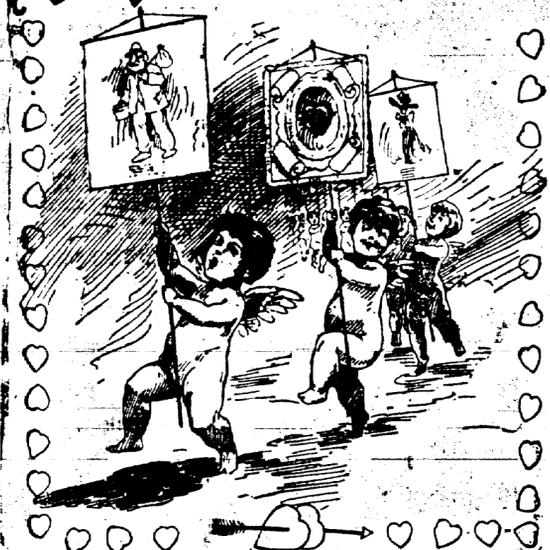


St. Valentin



L'affaire du Dr Crum

Nous ne connaissons dans notre histoire politique actuelle rien de maladroit comme la campagne engagée récemment par M. Roosevelt, à propos de la maîtresse de poste d'Indianola, une obscure petite ville du Sud, qu'il voulait maintenir dans son poste malgré la volonté bien nettement exprimée de la population et surtout à propos de la nomination du Dr Crum en qualité de collecteur des taxes de Charleston que repousse également la population de cette ville.

nombresuses mésaventures que le Président s'est attirées par son obstination. Il avait en de magnifiques débuts. Jamais Président n'a eu autant que lui de chances de succès. Il a gâté, nous pourrions dire gâché, cette situation. Sa nomination est, à l'heure présente, bien compromise. C'est un candidat à la mer.

Princesse Louise-Antoinette.

La cour de Saxe vient de prendre vis-à-vis de la princesse royale la même mesure que la cour d'Autriche. Le "Journal de Dresde" publie l'ordonnance royale suivante, contresignée par le ministre d'Etat: La princesse royale Louise ayant solennellement, le 9 janvier, renoncé pour toujours à tous les droits qui lui étaient dévolus en sa qualité de princesse royale de Saxe, le roi a accepté cette renonciation et a déclaré, par suite, en vertu des prérogatives souveraines que lui confère l'article 4 du statut de famille, que la princesse royale est, à partir de ce jour, déchue de tous droits, titres et dignités qu'elle tenait de son entrée dans la maison royale de Saxe.

Enfin on affirme que le roi de Saxe a renoncé au droit de sanctionner le jugement, à cause de ses convictions religieuses, contraires à la rupture du mariage. A Vienne, on continue à faire des conjectures sur le nom que portera la princesse Louise, après le prononcé de la dissolution du mariage, et par suite de la suspension de ses droits et titres par l'empereur et roi de Saxe. Les uns prétendent qu'elle s'appellera Louise de Habsbourg-Lorraine. Les autres croient qu'elle pourra s'appeler Louise de Toscane, en vertu de la loi de famille des Toscans, différente de celle des Habsbourg, et qui, entre parenthèses, permettrait à Leo Weidling, un des rares membres de la famille qui connaisse cette loi et en possède même une copie, de porter après son père le titre de grand-duc de Toscane. D'abord, tout le monde disait que la princesse ne posséderait plus que son nom de Louise. D'autres, enfin, avançant que le tribunal spécial laissera à la princesse la faculté de se choisir un nom. Quant à sa nationalité, il semble bien, quoique ce soit étrange, que la princesse restera allemande-saxonne, même si elle reprend son nom de famille autrichien.

Journal d'un Vaudevilliste.

Le cake-walk est décidément à la mode, je dois même dire qu'il prend la place des autres actualités palpitantes. L'affaire Humbert n'a plus que le second plan et c'est à peine si l'on se souvient des derniers exploits des apaches. Chacun son tour en cette vallée parisienne. D'écouter à la louange du cake-walk qu'il fait moins de dégâts que n'en ont fait la famille Humbert et les apaches eux-mêmes. Le seul dommage qu'il cause ou peut causer, c'est une forte courbature aux personnes qui s'y adonnent. Maintenant, avec cette impartialité qui m'étonne souvent, je reconnais que le besoin de cette nouvelle danse se faisait volontiers sentir. Le cancan commence à être très usé et le chahut est quasi mort. Nous n'avions plus que la danse de saint guy, qui est encore assez en vogue chez certaines chanteuses de café-concert, et les crises d'épilepsie — toujours très courues scientifiquement — dans les hôpitaux. Quant aux autres danses, dites de salon: le quadrille, la valse, le polka, ou sait qu'on ne se donne plus la peine de les danser, ou les marche, et quelques fois même, dans certaines réunions distinguées, on se contente de les parler. Il était temps qu'une danse enfin dansée surgit, une danse où l'on se troussait pour tout de bon, qui vous secoue tous les membres, vous fait transpirer et vous permet de jongler avec la fluxion de poitrine. J'ai vu danser le cake-walk, bien entendu, — si, quand tout le monde parle d'un nouveau qu'il fait fureur je n'y courrais pas avec empressement, je me croirais déshonoré! D'autant plus que, si j'avais voulu l'éviter, je ne sais pas comment je m'y serais pris. Le cake-walk est partout: pas un cirque, pas un music-hall, pas un théâtre à revue qui ne l'exhibe; les théâtres conventionnels eux-mêmes le répètent probablement, et je ne suis pas bien sûr, du reste, qu'inter-

calé dans une tragédie ou un opéra de Wagner, il n'y apportât une diversité utile et agréable. A la Comédie Française, par exemple, ce serait certainement un spectacle des plus productifs que de voir M. Mouset Sully et Mile Bartet danser le cake-walk dans "Andromaque" ou dans "Edipe Roi". Chaque chose nouvelle doit avoir son moment! Pour moi, j'avoue que c'est en voyant danser le cake-walk que je n'ai jamais tant regretté de ne pas être nègre! — J'aurais déjà dansé cette danse là depuis longtemps et je serais enfin à la mode, — mon rêve. Ce n'est pas la première fois qu'une nouvelle danse s'implante à Paris et y fait fortune. Le quadrille des lanciers et le boston ont eu leur heure de popularité. Dans ma prime enfance, j'ai assisté à la naissance de la polka ou plutôt à son introduction ici, car c'est triste à dire, mais la plupart de nos danses nous viennent de l'étranger. Le succès du cake-walk est même un succès odonion à côté de celui que remporta la svediska polka, danse allemande! Tout était à la polka, on avait des chapeaux polka, des paletots polka, des biteacks polka! Je me souviens même d'avoir vu représenter une pièce qui s'appelait la "Polkamania", et qui finissait par la chute d'un plafond s'écroulant sous le poids des danseurs... et sur la tête d'autres. C'est profond qui s'écroulait me fit même une telle peur que pendant deux jours je suppliai mes parents de me laisser coucher à la belle étoile, et encore pas sous un nuage! Je dois dire que ce n'est pas sans un certain serrement de cœur que je vois le cancan disparaître et être remplacé par un exotisme. Le cancan, lui au moins, est une danse nationale; il a eu ses grands hommes, je dirai même ses étoiles de génie. Je ne veux citer que Chicard et Brididi que j'ai eu l'avantage de connaître. Quand j'ai eu l'honneur de rencontrer Chicard, il était déjà retiré du cavalier seul, mais il n'en continuait pas moins à fréquenter tous les bals et à contempler les néophytes s'essayer dans l'art qu'il avait illustré! Il était, d'ailleurs, l'indulgence même et, un soir, à Mabilly, un jeune homme qui venait pour ainsi dire de déshonorer le cancan par un essai désastreux lui demanda: — Est-ce bien ça, maître? Et Chicard lui répondit: — Oui, et quand vous aurez touché avec votre pied le menton de votre danseuse, vous pourrez même commencer à aller dans le monde! Pour Brididi, j'eus un jour le plaisir de lui être présenté par un ami commun. Je vis devant moi un monsieur très comme il faut, mais avec recherche et qui s'exprimait d'une façon plutôt élégante. Mon ami me l'avait présenté en me disant: — Monsieur X..., négociant en papiers peints! Et j'avais fortement salué, naturellement... comme il convient de saluer les négociants en papiers peints. En nous éloignant, je dis à mon ami: — Pourquoi diable m'avez-vous présenté à ce monsieur, qui est charmant, du reste? — Mais parce que je tenais à vous faire connaître une illustration. — C'est une illustration, ce monsieur là? — Mai oui: c'est Brididi!

Et je faillis en esquissant un cavalier seul d'étonnement. J'ai même connu, sur le boulevard du Temple, la non moins illustre compagnie dudit Brididi, célèbre dans les chansons de Nadaud: Fricette! Fricette et Brididi! Brididi et Fricette! tout cela est loin! mais je suis sûr que ces deux noms, qui ont l'air de danser sur le papier, font encore palpitier le cœur de vieux magistrats, de vieux notaires et de vieux vaudevillistes comme moi! C'est le cancan de notre jeunesse; je dirai même: c'est la jeunesse de nos vingt ans! Quand j'ai connu Fricette, elle était encore fraîche et gentille, elle frisait, en effet, naturellement. C'était la meilleure créature qu'on pût voir, le dernier type de la griesette chère à Paul de Kock! Elle dansait d'une façon exquise, et même avec une certaine dévotion. C'est elle qui aurait été bien surprise de voir des mères de famille danser le cake-walk! Son partenaire habituel c'était Brididi. On faisait cercle autour d'eux pour les voir polker ou valser. Je me souviens qu'elle me disait: — J'ai dansé presque tous les soirs un peu partout; eh bien, je puis déclarer, à mon élogé, que jamais, au grand jamais, je n'ai été réprimandée par l'autorité. Une seule fois, que Brididi m'avait fait boire un verre de champagne de trop, j'ai levé la jambe plus haut qu'il ne fallait; le municipal de service m'a mis la main sur l'épaule et m'a fait signe de la suivre; arrivé dans un coin du bal, il m'a dit: "Je ne vous expulse pas, c'est simplement pour vous féliciter de votre nouveau pas. Vous me l'apprendrez?" La pauvre fille, qui ne chantait même pas comme la cigale, suivant le conseil féroce de la fourmi. Elle dansait à tout vent, sans songer à l'avenir. Si bien qu'un jour, l'âge vena, elle disparut du boulevard et laissa Brididi devenir un négociant tout à fait sérieux, qui montait scrupuleusement sa garde et votait pour le gouvernement.

Les années passèrent — ces diables d'années, elles passent toujours, elles mettent même un acharnement à passer! — et, un soir, il n'y a pas encore bien longtemps de cela, au théâtre du Châteaun-d'Éau, qui s'appellait alors le théâtre de la République, après s'être appelé le théâtre du Prince Impérial — les théâtres eux-mêmes changent d'opinion suivant les régimes! — j'étais allé voir je ne sais plus quelle pièce et, à l'entrée de l'orchestre, je tendis mon coupon à une ouvreuse, à cheveux blancs, qui me regarda en souriant: — Vous me connaissez? lui dis-je. — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette! Il y a des jours où je suis bête et sensible comme un concierge, j'eus presque une larme à l'œil! — Fricette! pensais-je, Fricette ouvreuse, avec des cheveux de neige! C'est ma jeunesse qui passe des petits blancs! Je fouillai dans ma poche pour donner quelque chose à la pauvre femme, mais elle m'arrêta d'un geste: — Non, dit-elle, ça m'humilierait; donnez moi plutôt des nouvelles de Brididi, est-ce qu'il vit toujours? — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette! Il y a des jours où je suis bête et sensible comme un concierge, j'eus presque une larme à l'œil! — Fricette! pensais-je, Fricette ouvreuse, avec des cheveux de neige! C'est ma jeunesse qui passe des petits blancs! Je fouillai dans ma poche pour donner quelque chose à la pauvre femme, mais elle m'arrêta d'un geste: — Non, dit-elle, ça m'humilierait; donnez moi plutôt des nouvelles de Brididi, est-ce qu'il vit toujours? — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette!

Et je faillis en esquissant un cavalier seul d'étonnement. J'ai même connu, sur le boulevard du Temple, la non moins illustre compagnie dudit Brididi, célèbre dans les chansons de Nadaud: Fricette! Fricette et Brididi! Brididi et Fricette! tout cela est loin! mais je suis sûr que ces deux noms, qui ont l'air de danser sur le papier, font encore palpitier le cœur de vieux magistrats, de vieux notaires et de vieux vaudevillistes comme moi! C'est le cancan de notre jeunesse; je dirai même: c'est la jeunesse de nos vingt ans! Quand j'ai connu Fricette, elle était encore fraîche et gentille, elle frisait, en effet, naturellement. C'était la meilleure créature qu'on pût voir, le dernier type de la griesette chère à Paul de Kock! Elle dansait d'une façon exquise, et même avec une certaine dévotion. C'est elle qui aurait été bien surprise de voir des mères de famille danser le cake-walk! Son partenaire habituel c'était Brididi. On faisait cercle autour d'eux pour les voir polker ou valser. Je me souviens qu'elle me disait: — J'ai dansé presque tous les soirs un peu partout; eh bien, je puis déclarer, à mon élogé, que jamais, au grand jamais, je n'ai été réprimandée par l'autorité. Une seule fois, que Brididi m'avait fait boire un verre de champagne de trop, j'ai levé la jambe plus haut qu'il ne fallait; le municipal de service m'a mis la main sur l'épaule et m'a fait signe de la suivre; arrivé dans un coin du bal, il m'a dit: "Je ne vous expulse pas, c'est simplement pour vous féliciter de votre nouveau pas. Vous me l'apprendrez?" La pauvre fille, qui ne chantait même pas comme la cigale, suivant le conseil féroce de la fourmi. Elle dansait à tout vent, sans songer à l'avenir. Si bien qu'un jour, l'âge vena, elle disparut du boulevard et laissa Brididi devenir un négociant tout à fait sérieux, qui montait scrupuleusement sa garde et votait pour le gouvernement.

Les années passèrent — ces diables d'années, elles passent toujours, elles mettent même un acharnement à passer! — et, un soir, il n'y a pas encore bien longtemps de cela, au théâtre du Châteaun-d'Éau, qui s'appellait alors le théâtre de la République, après s'être appelé le théâtre du Prince Impérial — les théâtres eux-mêmes changent d'opinion suivant les régimes! — j'étais allé voir je ne sais plus quelle pièce et, à l'entrée de l'orchestre, je tendis mon coupon à une ouvreuse, à cheveux blancs, qui me regarda en souriant: — Vous me connaissez? lui dis-je. — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette! Il y a des jours où je suis bête et sensible comme un concierge, j'eus presque une larme à l'œil! — Fricette! pensais-je, Fricette ouvreuse, avec des cheveux de neige! C'est ma jeunesse qui passe des petits blancs! Je fouillai dans ma poche pour donner quelque chose à la pauvre femme, mais elle m'arrêta d'un geste: — Non, dit-elle, ça m'humilierait; donnez moi plutôt des nouvelles de Brididi, est-ce qu'il vit toujours? — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette!

Les années passèrent — ces diables d'années, elles passent toujours, elles mettent même un acharnement à passer! — et, un soir, il n'y a pas encore bien longtemps de cela, au théâtre du Châteaun-d'Éau, qui s'appellait alors le théâtre de la République, après s'être appelé le théâtre du Prince Impérial — les théâtres eux-mêmes changent d'opinion suivant les régimes! — j'étais allé voir je ne sais plus quelle pièce et, à l'entrée de l'orchestre, je tendis mon coupon à une ouvreuse, à cheveux blancs, qui me regarda en souriant: — Vous me connaissez? lui dis-je. — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette! Il y a des jours où je suis bête et sensible comme un concierge, j'eus presque une larme à l'œil! — Fricette! pensais-je, Fricette ouvreuse, avec des cheveux de neige! C'est ma jeunesse qui passe des petits blancs! Je fouillai dans ma poche pour donner quelque chose à la pauvre femme, mais elle m'arrêta d'un geste: — Non, dit-elle, ça m'humilierait; donnez moi plutôt des nouvelles de Brididi, est-ce qu'il vit toujours? — Oui, et moi vous ne me reconnaissez pas? Je suis Fricette, l'ancienne Fricette!

Visite Officielle. Le percepteur du port, M. Henri McCall, a rendu visite hier au contre-amiral Rivet à bord du "Tage", il était accompagné de M. Ambrog, le consul de France. La visite a été de courte durée, mais n'en a pas moins été agréable. L'amiral et son visiteur ont conversé en français, M. McCall s'exprimant dans cette langue avec correction, élégance même. Au départ du nouveau fonctionnaire fédéral, une salve de onze coups de canon a été tirée. Hier après-midi l'amiral a assisté à une fête musicale à la demeure de M. Harry Howard, et le soir il s'est rendu à l'Opéra.

Correspondance. La lettre ci-dessous fait naître pour nous l'occasion de rappeler que nous avons déjà parlé, et toujours ouverte à quiconque voudra y inscrire son nom; elle est en la possession d'un secrétaire perpétuel de l'Athénée. Ajaccio, le 22 janvier 1903. Monsieur le Rédacteur de l'ABELLE. Je m'empresse de vous remercier bien vivement de votre aimable accueil qu'il vous a plu de réserver à notre "Appel aux Louisianais", gracieusement publié avec ma lettre dans l'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. En vous exprimant toute notre gratitude, il me nous reste qu'à espérer que cet appel puisse être entendu aussi favorablement par tous les bons Louisianais nés au souvenir du Premier Consul Bonaparte. Vous auriez dès lors efficacement contribué à favoriser l'œuvre de l'achèvement extérieur de la Cathédrale historique, ennoblie par les souvenirs apéromiens. Et certes, je crois pouvoir le dire, vous en éprouveriez une grande et légitime satisfaction. Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements l'assurance de ma haute considération. CRE FORCIOLI CONTI.

THEATRES. THEATRE CRESCENT. Miss Effie Elliser et le drame "When Knighthood Was In Flower", attirent toujours de fort belles salles au Crescent. Demain, dimanche, première représentation de "A Prince of Tartar", dont les scènes se passent à New York et où se fera entendre le célèbre chanteur à la voix d'or, Al. H. Wilson. GRAND OPERA HOUSE. Au Grand Opera, Miss Marie Wainright achève la série de ses représentations de "East Lynne" qui lui a valu tant de succès. Demain, première d'un drame célèbre, tiré du roman de Walter Scott, Kenilworth. La salle restera comble toute la semaine. Miss Wainright en est à sa troisième semaine et ses succès ne font que grandir à chaque représentation. THEATRE TULANE. Aujourd'hui, les deux dernières représentations de "Manxman", avec M. James O'Neill dans le rôle principal. Après-demain, lundi, première de "Sea Her", drame splendide qui nous arrive après avoir fait une tournée triomphale aux Etats-Unis. La troupe qui joue "Sea Her" restera ici quinze jours. ST. CHARLES ORPHEUM. Ce soir pour la dernière fois, le quatuor des chanteurs baquets et

Miss Florence Bentley, dont tous les amateurs admirent les bijoux et le talent. "Lundi" commence l'engagement de Miss Lillian Burkhart, une artiste d'élite, dont on attend le début avec impatience. Comme à l'ordinaire, plusieurs autres comédiens et chanteurs se feront entendre et applaudir. THEATRE DE L'OPERA. On s'y attendait, l'affluence a été énorme hier soir au théâtre de la rue Bourbon et la recette de spectacle qui s'y donnait au bénéfice de la Société Française du 14 Juillet, a été des plus fructueuses. On a donné "Aida" (plusieurs fois au cours de la présente saison théâtrale et toujours avec le plus grand succès. Hier soir, M. Demassoy a chanté le rôle de Radamès, à la place de M. Jérôme, et s'y est fait applaudir. Mmes Fiedor, De Ramby et Faure et MM. Boumann et Deuss ont eu avec lui une large part des honneurs de la soirée. L'intermède musical a été très réussi et nous a fait passer un fort agréable moment. Mmes Courtney, Guisehan et Darrès, et MM. Duc, Sainprey et Maillard, qui y ont pris part, ont été brayamment acclamés. B. R. Affaire Luciano. Si l'on en juge d'après le nombre des assistants, l'affaire Luciano n'exerce plus l'intérêt d'autrefois. Peut-être est-ce que les dépositions doivent forcément se répéter et qu'on les connaît d'avance. C'est le juge Chrétien qui préside à la cour criminelle de district, et 10 heures sonnent à peine hier qu'il entrera dans la salle. Le premier témoin appelé est l'agent Beresley qui déclare qu'il est accouru après avoir entendu deux coups de feu et qu'il a trouvé l'accusé debout auprès du corps de Ferrari. Luciano a avoué qu'il l'avait tué. Le témoin a, dans sa déposition, réitéré les témoignages donnés jusqu'ici par les autres témoins. Mme Alice Etallano lui succède: elle ne parle ni ne comprend l'anglais, et M. Rojas, commis du premier poste de police, tente inutilement de se faire comprendre d'elle, comme interprète. Pour obvier à cette difficulté, la cour fait venir le détective Dantemo; mais M. Luzenberg s'oppose à ce qu'il remplisse le rôle d'interprète, le croyant d'avance prévenu contre l'accusé. Malgré lui, son interprétation pourrait lui être défavorable. La cour prend alors un repos, en attendant qu'on puisse trouver un interprète. Après en avoir écarté plusieurs, la défense a accepté le capitaine Marullo. Mme Etallano a pu alors donner son témoignage. Elle a dit qu'elle descendait l'escalier de la maison de Luciano quand elle l'a aperçu ainsi que Ferrari: elle fit une cime et entendit deux coups de feu à ce moment. Elle vit alors Luciano frapper Ferrari avec son fusil. Il était alors à terre. Elle ne s'aurait dit qu'elle était arrivée juste après le meurtre, qu'elle n'y avait pas assisté et qu'elle était dans la maison quand il a eu lieu. Elle ajoute qu'elle était très excitée quand son premier interrogatoire a eu lieu, et que plusieurs personnes lui posaient des questions en même temps. M. le juge Paul Masanichia et le capitaine de police Fitzgerald ont témoigné en faveur de l'accusé et la cour s'est ajournée à ce matin à dix heures. Dommages au pavage de la rue Troisième. L'orage d'hier a causé des dommages considérables au nouveau pavage en asphalte de la rue Troisième. Les eaux ont envahi le canal de drainage de cette rue avec une telle force que le pavage a cédé en plusieurs endroits. de la rue St. Charles à la rue Claiborne. Le bureau de la commission des égouts a été immédiatement prévenu et le surintendant Earl s'est occupé de faire évacuer la rue afin d'éviter tout accident. Il a constaté que l'eau ne pouvait circuler à cause des décombres qui bouchent le canal de la rue Melpomène.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O. No 108 Commencé le 13 octobre 1902. DETTE SACREE! GRAND ROMAN INEDIT Par Paul Rouget. QUATRIEME PARTIE Coeurs Fidèles. XIV PHILIPPE BESSIERES. Suite. Elle n'avait pas un élan vers

lui... Les yeux baissés, les lèvres serrées, elle regardait à ses pieds fixement. — Soudain elle murmura: — Pierre... il faut que vous m'écoutiez. — Oh! oh! que signifie cet air grave?... Geneviève, je croyais que ma vue vous remplirait de joie... Or c'est de la terreur que je semble vous inspirer. Elle ne répondit pas immédiatement. Elle avait fait un nouveau pas en arrière. Elle dit d'une voix... méconnaissable: — Pierre, il eut mieux valu pour votre repos réciproque ne pas nous rencontrer aujourd'hui. — Geneviève, c'est vous qui parlez ainsi? Ce n'est pas vrai ce que j'entends. — Hélas! — Expliquez-vous plus clairement... Je ne vous comprends pas... mais je sens ma raison qui s'égare. — Pierre, il va falloir nous quitter de nouveau et pour toujours. Il eut un rire strident et ses yeux se fixèrent, épuvés, sur la jeune fille. — Geneviève... ce que tu dis là... c'est pour m'éprouver, n'est-ce pas? — Non. — Il faut nous quitter... pour toujours, prétends-tu?

— Oui... ainsi le vent le destine. — Je n'ai plus le droit maintenant d'être à vous. — Cet après-midi, en vous revoyant, j'ai été si heureuse qu'il n'y avait plus place en moi pour un autre sentiment. — J'étais affolée... Et puis, et puis, en vous taisant des choses qu'il est pourtant nécessaire que vous sachiez, je voulais ne pas vous faire de peine. — Mais ma décision est irrévocable. — Je vais partir cette nuit même. — Vous, Pierre, vous demenez-vous ici, près de votre père et de votre mère que le ciel vous en enfie rendue. — Vous oublierez celle qui ne doit, celle qui ne peut pas être à vous. — Il s'était approché d'elle et, malgré qu'elle voulait éviter son étreinte, il réussit à lui prendre les mains. — Et il balbutiait éperdument: — Non... non... Geneviève... ne dites pas ces choses abominables. — J'ai trop longtemps pleuré loin de vous... j'ai été trop malheureux... j'ai trop souvent appelé la mort comme une délivrance pour que je consente à vous perdre à tout jamais. — D'ailleurs, pourquoi vous en aller? — Je ne devine pas. — Ne suis-je pas le père de vo-

tre enfant? — Geneviève, n'es-tu donc plus à moi? — Non. — L'hancela... Et dans ses prunelles passa à cet instant une lueur de folie. — Bêpète... répète. — Je ne suis plus libre. J'ai disposé de ma main et de moi tout entière... je suis fiancée... fiancée à un autre. — Fiancée... vous... Geneviève? — Oui... je vous je jure. — Mais c'est atroce... Il n'est pas possible que vous aimiez celui auquel vous avez fait de telles promesses. — Elle eut la force de répondre dans un sublime mensonge: — Je l'aime! — Il répliqua violent: — Mais vous ne voyez donc pas que tout en vous protestant contre ce cri que vous jetez ainsi... que votre poitrine palpité... que vos lèvres frémissent et que vos yeux... pour que je n'y sois pas le mensonge... se détournent de moi. — Je l'aime! répéta-t-elle. — Et plus vite encore: — Je l'aime parce que je dois l'aimer, parce que je suis attachée à lui par des liens de reconnaissance que rien ne peut rompre. — Il lui tendait les poignets. — Il n'avait plus conscience de ses actes... il était semblable à un dément.

Elle poursuivait encore: — Oh! ne croyez pas que je sois une infâme. — Ma conscience est pure de tout reproche... je vous le jure. — La fatalité seule est coupable. — Un homme depuis longtemps m'avait remarquée. Il m'aimait en silence quand une occasion de s'avouer à moi lui fut donnée. — J'appris ainsi de ses lèvres qu'il m'aimait. J'essayai d'abord d'arracher cet amour de son âme. Je ne lui cachai pas que mon cœur n'était point libre et qu'il appartenait à un autre pour jamais. — Il ne se découragea pas. — Mais voilà qu'un jour le feu éclata à la tour du château. — Notre enfant, Pierre, se trouvait avec sa grand'tante dans une des chambres de la tour. — C'était au milieu de la nuit. — Quand on s'aperçut de l'incendie... tante Noémie et l'enfant couraient un danger mortel. — Il semblait que rien ne pût les sauver. — Madame d'Esclabert promit dix mille francs à celui qui les arracherait aux flammes. — Personne ne se présenta. — D'ailleurs... il eût fallu être un fou ou un héros pour tenter une aventure dont le résultat, infailliblement, devait être la mort.

"Soudain, alors que j'étais comme folle, un homme surgit qu'il enquit de ce qui se passait. — Et dès qu'il sut le motif de mon désespoir, sans un mot, il s'élança vers la tour en flammes et il disparut dans la fumée. — Des minutes effroyables s'écoulaient. — Et puis, blessé, le visage recouvert de brûlures, l'homme reparut, tenant dans ses bras les deux êtres chers qui... sans son intervention, eussent péri infailliblement. — Je devine... Cet homme, par la suite, exigea le prix de son dévouement. — Vous vous trompez... Pierre... il n'exigea rien. — Son cœur renferme les plus nobles sentiments. — Pourtant, ne savais-je pas que c'était pour l'amour de moi qu'il était allé au-devant de la mort? — Alors, je le fis appeler. — Et vous croyant perdu à jamais... travaillée d'un autre côté par la pensée que mon Fernand... notre enfant, aurait à souffrir plus tard des irrégularités de sa naissance, je lui appela que j'étais décidée à devenir sa femme. — J'en avais fait le serment. — Sur la tête de notre enfant. — Ce serment était donc sacré. — Et rien ne doit m'empêcher de le tenir, pas même, Pierre, le sacrifice de notre bonheur. — Elle s'arrêta.

Elle était épuisée... à bout de forces. — En ce moment il leur sembla entendre comme un craquement derrière la porte... dans le corridor. — Mais ce bruit cessa. — Ils devaient se tromper. — Pierre avait pris son front dans ses mains. — Ah! l'horrible souffrance qu'il endurait à cette minute! — Renoncer à Geneviève... lui qui l'aimait de toutes les forces de son être... Renoncer à l'enfant vers lequel il se sentait emporté par toute la violence d'un amour paternel d'autant plus ardent qu'il avait été plus longtemps contenu. — Non... non... c'était trop exiger. — Geneviève, transfigurée, le prenait par un bras et le poussait doucement: — Allez... Pierre... du courage... partez. — Ne prolongez pas davantage cette scène qui est un supplice pour tous les deux. — Qui sait... si vous demeuriez ici plus longtemps... peut-être aurais-je plus la force de faire mon devoir. — Il ne faut pas tenter le Destin. — Il se laissa guider comme un enfant. — Il n'avait plus conscience de ce qui se passait autour de lui. — Ils arrivèrent ainsi près de la porte.